



**HAL**  
open science

## Priver de monde, priver de vie

Florence Burgat

► **To cite this version:**

Florence Burgat. Priver de monde, priver de vie. Etudes phénoménologiques - Phenomenological Studies, 2022, Manières d'habiter, modes d'hospitalité, 6, pp.209-221. 10.2143/EPH.6.0.3289798 . hal-03538643

**HAL Id: hal-03538643**

**<https://ens.hal.science/hal-03538643>**

Submitted on 21 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Priver de monde, priver de vie\*

**ABSTRACT:** Nous prenons pour point de départ de notre réflexion sur les conditions de possibilité du déploiement d'une vie individuée la définition du bien-être animal comme adaptation d'un organisme à son environnement. Forcée par la biologie du comportement contemporaine, cette définition réductionniste s'inscrit dans la rationalité de l'élevage confiné intensif. Après avoir retracé la généalogie de cette définition ainsi que celle de la notion de milieu, après les avoir confrontées à celles que la phénoménologie propose du comportement et du monde des animaux, nous montrons en quoi les cages ou les bâtiments clos ne peuvent jamais constituer des milieux appropriés au déploiement d'une vie qui se choisit ; les psychopathologies que développent les animaux dans ces conditions convainquent tout esprit sceptique. Nous évoquons, pour conclure, avec Adorno, la dépendance entre une science réductionniste et le marché qu'elle sert.

**KEYWORDS:** milieu, monde, comportement, subjectivité, captivité.

**Abstract –**The starting point of this reflection on the conditions of possibility for living an individuated life is the definition of the animal well-being as an organism's adaptation to its environment. Formulated by the contemporary biology of behavior, this reductionist definition is framed in the rationality of intensive confined farming. First, I trace the genealogy of this definition as well as the definition of the "surrounding world"; second, I compare and contrast these definitions with the definition that phenomenology offers of behavior and the animal world; third, I show how and why cages or confined buildings can never constitute an appropriate surrounding world for living a life that chooses itself. The psychopathologies developed by animals living in these conditions will convince any skeptical mind. I conclude by evoking via Adorno the dependence that exists between a reductionist science and the market that it serves.

**Keywords:** behavior, captivity, surrounding world, subjectivity, world

Les animaux se bornent-ils à vivre en aveugles dans n'importe quel cadre pourvu que leur organisme s'y « adapte » ? C'est ce que déclare la biologie du comportement, qui ose définir le « bien-être » comme l'adaptation d'un organisme à son environnement. Cette définition s'appuie sur la thèse de l'un des premiers théoriciens du « stress », le médecin canadien Hans Selye. Au milieu des années 1950, celui-ci affirme en substance que lorsque les contraintes du milieu deviennent trop fortes, l'organisme enclenche le « syndrome général d'adaptation » qui lui permet de résister ; mais, comme une chaîne en tension qui tient bon jusqu'à ce qu'elle casse, selon la métaphore qu'il choisit pour illustrer sa théorie, les organes les plus fragiles se détériorent les premiers jusqu'à l'effondrement général (Dantzer 2001, 85-104). Aussi les animaux détenus (selon le terme réglementaire) dans les élevages confinés intensifs, communément appelés « industriels », verraient-ils leur « bien-être » assuré tant qu'ils ne succombent pas aux conditions d'engraissement ou de production qui leur sont imposées<sup>1</sup>. Il s'agit d'une approche minimaliste du « bien-être » — on en conviendra. À défaut d'adapter l'environnement aux besoins des animaux, la politique des instituts public et

---

\* Cet article a fait l'objet d'une invitation.

<sup>1</sup> 1,3 milliards d'animaux sont abattus par an en France et 82% d'entre eux (dont 96% des porcs et 84% des volailles) sont détenus dans des élevages confinés intensifs en France, qui n'est bien sûr pas un cas particulier. Ces pourcentages sont extrapolables à l'ensemble de l'Europe. Pour obtenir des informations détaillées, voir : <https://www.animal-cross.org/animaux-delevage/elevage-industriel/> Les conditions d'élevage atteignent des niveaux de « contrainte », selon le terme utilisé par les scientifiques, encore plus élevés dans d'autres régions du monde, la Chine atteignant à cet égard un point d'acmé.

professionnels de recherche consiste essentiellement à « adapter » les animaux à l'environnement confiné intensif grâce à des modifications génétiques<sup>2</sup>.

Dans l'historique qu'il lui consacre, Georges Canguilhem met au jour les origines newtoniennes et la « signification mécanique initiale » qui s'attache à la notion de « milieu », au point que, quand Auguste Comte l'importe dans le domaine de la biologie en 1838, dans la XV<sup>e</sup> leçon de son *Cours de philosophie positive*, ce dernier a le sentiment d'user d'un néologisme ; Comte redéfinit alors le milieu comme « l'ensemble total des circonstances extérieures nécessaire à l'existence de chaque organisme » (Canguilhem 1998, 132-133). Cependant, quelques indices donnent à penser, toujours selon Canguilhem, que Auguste Comte n'était pas loin d'entrevoir une relation dialectique entre l'organisme et son milieu. La conception qui pourrait fonder, d'un point de vue épistémologique, la pauvreté de la biologie du comportement quand elle cherche à penser la situation de l'organisme serait celle de Lamarck, selon lequel « la vie et le milieu qui l'ignore sont deux séries d'événements asynchrones [...] L'adaptation, c'est un effort renouvelé de la vie pour continuer à “coller” à un milieu indifférent. L'adaptation [...] n'est donc pas une harmonie » ; et c'est la raison pour laquelle Canguilhem voit dans le lamarckisme « un vitalisme nu » (Canguilhem 1998, 136).

Mais c'est en vérité plutôt l'explication mécaniste des mouvements de l'organisme qui marque de son empreinte la biologie du comportement. Elle provient de la généralisation aux animaux, par Jacques Loeb, de ses recherches sur le phototropisme des plantes et, bien sûr, du behaviorisme de Watson. Il s'agit d'une empreinte, non d'une homologie parfaite, qui pourrait se résumer ainsi : « la biologie du comportement se réduit à une neurologie » (Canguilhem 1998, 140). Watson, dans le sillage de Descartes comme l'a montré Erwin Straus (Straus 1989, 25-133), tient la conscience pour inutile dans l'explication des comportements. Pourtant, jamais les cages ou les bâtiments surpeuplés ne seront des mondes, c'est-à-dire des milieux permettant aux comportements de se déployer, c'est-à-dire de s'inventer au sein de la norme éthologique, le style propre à toute espèce. Ces cages et ces bâtiments ne sont pas même des environnements répondant aux « impératifs biologiques de l'espèce », bien que la législation enjoigne les propriétaires d'animaux de veiller à ce que cela soit le cas<sup>3</sup>.

\*

Il y a pour les animaux un milieu correspondant au style de leur espèce, certes, et que l'on peut définir dans un premier temps comme un ensemble stable d'objets dotés de signification et sans lequel aucun comportement cohérent n'est possible, mais ce milieu ce sont aussi des lieux et des situations qui sont activement choisis par chaque animal afin qu'il vive cette vie qui est la sienne, celle que l'on nomme « en première personne ». Un animal indéfiniment enfermé, qui ne peut ni se déplacer ni avoir de vie de relation, ne vit pas sa vie et

---

<sup>2</sup> Les généticiens usent en effet de moyens de plus en plus performants et d'outils toujours plus pointus pour modifier le comportement des animaux, après avoir modifié leurs capacités de production ou leur volume musculaire en créant des races « à croissance rapide », des femelles « hyper-prolifiques », des « laitières hyper-productives ». Cette augmentation et cette accélération de la production ont réduit la vie des animaux. Ainsi un « poulet de chair » issu d'une souche à croissance rapide a atteint son « poids d'abattage » à 42 jours. Illustrons le travail qui consiste à « adapter » l'animal à sa cage par les travaux sur les cailles de Jean-Michel Faure, ex-directeur de recherche à l'INRA. Ces oiseaux, élevés pour leurs œufs selon un mode confiné intensif, sont placés par six dans une cage qui ne pourrait matériellement pas accueillir un septième. (Les poules pondeuses sont pour la majorité d'entre elles également confinées de cette façon dans ces batteries de cages.) Cette promiscuité permanente (les oiseaux ne sortent de la cage que pour être tués à l'abattoir) génère des problèmes de « picage » : les oiseaux s'arrachent mutuellement les plumes jusqu'au sang et ces mutilations peuvent entraîner la mort. Le chercheur entreprend alors de modifier génétiquement leur niveau « d'émotivité ». Ce type de recherche est classé par l'Institut national de la recherche agronomique dans la rubrique « bien-être animal ». Parmi les publications de ce chercheur, Faure et Mills 1995, 57-67.

<sup>3</sup> Article L214 du Code rural français : « Tout animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce. »

n'est personne. Le comportement constitue, non l'illustration, mais l'actualisation de cette totalité où l'esprit et le corps ne font qu'un. Nous reconnaissons un organisme psychobiologique à son « comportement changeant, mais toujours concordant [...] de la manière suivante : ce comportement a un côté physique qui apprécie du psychique comme son indice » (Husserl 1969, 97). Ce comportement n'est pas l'expression extériorisée d'une intériorité : il est l'intériorité vécue. Entraver, voire empêcher totalement un comportement de s'exprimer, c'est empêcher un individu d'exister. Les notions de subjectivité incarnée ou de corps psychique dépassent la pure conscience ou le moi transcendantal vers leur manifestation. L'autonomie et la spontanéité du mouvement propres à la vie animale inaugurent quelque chose d'inouï dans la donne de la vie. À cette motricité sont étroitement jointes la perception et l'émotion, de sorte que ce nœud rompt le cercle de l'immanence dans lequel la vie végétale se déploie. La liberté que Jonas décèle déjà dans le métabolisme franchit ici un pas décisif, que le réductionnisme méconnaît (Jonas 2001 et 2005, 25-57). En d'autres termes, ceux de Jean-Christophe Bailly, la façon d'être au monde des animaux, « dont tant de penseurs, à travers les âges, ont fait une toile de fond pour mieux pouvoir spécifier le règne de l'homme » ne devrait-elle pas plutôt « être pensée, comme une autre tenue, un autre élan et tout simplement une autre modalité de l'être ? » (Bailly 2007, 11-12).

Les animaux captifs souffrent de psychopathologies, souvent nommées « troubles comportementaux » et décrites comme s'il s'agissait d'un dysfonctionnement mécanique externe (car ce n'est pas ici l'acception merleau-pontyenne du comportement qui vaut). Comment en serait-il autrement : les animaux ne sont-ils pas des explorateurs nés, curieux de tout ? Ne sont-ils pas *par nature* des êtres libres de leurs mouvements ? Ne sont-ils pas également en relation avec d'autres individus, par affinité, et n'en fuient-ils pas d'autres ? Ne font-ils pas des rencontres, ces saisies concrètes d'autres singuliers ? Ne manifestent-ils pas des préférences, qui ont leur mystère, envers un tel « parce que c'est lui » ? Même si l'on entend à l'envers que les animaux ne savent pas ce qui les attend, il y a pourtant fort à parier que ceux « qui font rayonner l'existence hors des reits du langage » (Bailly 2013, 8) ont développé des moyens de comprendre et de communiquer qui nous échappent (posture des corps, mimiques, regards, odeurs, détails qui expriment ou trahissent les intentions) — nous, êtres logocentrés, qui confions tout à la parole ; une parole qui nous aura détournés d'autres instances de connaissance devenues inutiles. Les animaux, en particulier ceux domestiqués de longue date, saisissent la disposition affective de l'humain qui s'occupe d'eux car elle porte la vérité qui anime ses soins, selon qu'il s'agit d'actes gratuits ou d'actes accomplis en échange d'une rétribution qui n'est autre que la mise à mort prochaine de l'animal.

La domestication a privé les animaux d'autonomie en les rendant dépendants de l'homme, mais aussi en les sélectionnant d'abord de façon empirique puis en les modifiant par les outils de la génétique, pour en faire des individus incapables de vivre selon les normes de leur espèce<sup>4</sup> ? « Une vie qui s'affirme contre, c'est une vie déjà menacée [...]. Une vie saine, une vie confiante dans son existence, dans ses valeurs, c'est une vie en flexion, une vie en souplesse, presque en douceur » (Canguilhem 1998, 146). Dans les élevages confinés intensifs, les animaux sont réduits à l'état de quasi-indiscernables. Contraints à l'immobilité par la contention (cages ou attaches) ou par le surnombre des individus (en bâtiment), toutes

---

<sup>4</sup> Sélection et modifications génétiques affectent l'ensemble des animaux domestiques : ceux qui sont destinés à la boucherie et à l'industrie du lait ; une grande partie des animaux soumis aux expériences scientifiques (ne développant pas naturellement les pathologies humaines, les producteurs d'animaux de laboratoire « façonnent » des lignées en vue de telle ou telle recherche) ; les animaux « de compagnie » dont les éleveurs accusent les traits pour faire ce que les vétérinaires nomment des hyper-types (des pathologies accompagnent chacun de ces types) qui flattent notre goût pour les « races pures », ou des animaux miniaturisés ; les chevaux de course.

les forces de l'organisme sont mobilisées pour la survie. Hans Jonas s'est exprimé sur les conditions de vie des animaux d'élevage.

L'avilissement ultime d'organismes doués de sens, capables de mouvement, sensibles et pleins d'énergie vitale, réduits à l'état de machines à pondre et de machines à viande, privés d'environnement, enfermés à vie, artificiellement éclairés, alimentés automatiquement, n'a presque plus rien en commun avec la nature, et il ne saurait être question « d'ouverture » et de « proximité » à l'égard de l'homme. Il en va de même des prisons d'engraissement pour la fabrication de la viande de bœuf et ainsi de suite. L'acte sexuel lui-même est remplacé par l'insémination artificielle. (Jonas 1990, 285)

Les observations d'animaux détenus dans les parcs zoologiques révèlent à leur tour, et sans surprise, stéréotypies, automutilations, états dépressifs pouvant conduire à la mort, notamment par anorexie (Ellenberger 1964, 559-578). Si, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Frédéric Cuvier rapporte qu'un mandrill mâle du Jardin des plantes, « à la suite d'une sorte de folie qui le portait à se déchirer lui-même, s'est ouvert la poitrine avec sa gueule », qu'une hyène rayée « s'est rongé jusqu'à complète destruction tous les doigts de la patte arrière » (Pouillard 2019, 125), ou qu'un guide du zoo d'Anvers, en 1950, évoque une ourse polaire qui « balance la tête de gauche à droite et de droite à gauche sans interruption [...] et quand elle veut s'arrêter, elle coince sa tête entre deux barreaux » (Pouillard 2019, 186), il faut ajouter aux psychopathologies spectaculaires, l'état dépressif causé par « le vertige du vide dans les cages » à l'époque contemporaine (Pouillard 2019, 184-197). La cage s'oppose de part en part au territoire « non seulement parce qu'elle ne comporte aucune possibilité de fuite ou d'évasion, mais d'abord parce qu'elle interdit le libre passage de la visibilité à l'invisibilité, qui est comme la respiration du vivant » (Bailly 2013, 27).

Qu'est-ce que le milieu de comportement ? C'est ce qui permet à un individu d'être lui-même et, ainsi que le notent d'ailleurs les responsables de fermes-refuges qui accueillent définitivement des animaux rescapés d'élevage<sup>5</sup>, de déployer sa personnalité. Dès lors qu'est offert aux animaux un milieu dans lequel ils peuvent être *quelqu'un*, chacun devient cet individu-là, cet être biographique traçant sa vie unique, se présentant d'une certaine manière, nouant telle relation et non telle autre, posant sur le monde un regard non commutable. Cette dimension — cette majesté — apparaît dans certains travaux photographiques de portraits où se lit l'individualité, la singularité, l'interrogation, souvent l'intranquillité<sup>6</sup>. Hormis le devenir programmé des animaux dits « de rente » qui sont mis au monde à des fins de production<sup>7</sup>, celui des animaux sauvages est de plus en plus sombre en raison de la chasse de loisir, du trafic et du braconnage des animaux sauvages (Sissler-Bienvenu 2017, 199-209), de la pollution et du rétrécissement des habitats, des facteurs qui, tous, s'intensifient. Le poids de l'impact humain ferait presque oublier la dureté des conditions de la vie sauvage, certains animaux, tels les petits rongeurs, n'étant rien d'autre que des proies de quelque côté qu'ils se tournent. Outre les maladies et les accidents, il est encore une situation à laquelle on ne songe guère, et que Maurice Genevoix évoque dans ses bestiaires. Au cours d'une promenade dans la Sologne sauvage, il rencontra une chevrette dont il comprit qu'elle était complètement aveugle.

---

<sup>5</sup> Le lecteur n'imagine probablement pas que certains animaux d'élevage recueillis dans ces fermes-refuges ont été trouvés errants, ayant pu s'extraire de camions qui les transportaient vers un lieu d'engraissement ou vers un abattoir, tandis que d'autres sont issus de saisies : animaux maltraités ou trouvés sur des sites d'abattage clandestins et soustraits par la police à la demande d'associations de protection des animaux.

<sup>6</sup> Nous pensons notamment au travail de la photographe Sara Hoummady : <https://www.lagaleriephotos.fr/collection/inhumanity-sara-hoummady/>

<sup>7</sup> Diverses études récentes (2018) établissent que seuls 4% des mammifères présents sur Terre sont sauvages ; qu'en 40 ans, 60% des animaux sauvages ont disparu ; que 70% des oiseaux sont des « volailles d'élevage » ; que 60% des mammifères sont des animaux d'élevage.

Son galop, ses écarts avaient quelque chose d'excessif, d'incompréhensiblement désordonné [...]. Elle fonçait contre le grillage à croire qu'elle allait s'y briser. Mais au dernier fragment de seconde, comme avertie par un sens mystérieux, elle s'écartait d'un retrait si violent que ses longues pattes se dérobaient sous elle. (Genevoix 1973, 42)

L'adoption d'une approche réductionniste par les chercheurs des instituts dévolus à l'élevage se tient évidemment au plus loin de la distinction forgée par Uexküll entre « le milieu de comportement propre à tel organisme » (*Umwelt*) et « l'environnement géographique et banal » (*Umgebung*), eux-mêmes distincts de « l'univers de la science » (*Welt*), selon la lecture de ces concepts proposée par Canguilhem (Canguilhem 1998, 144). Précisons plus avant ce qu'il faut entendre pas ce monde des animaux. Lors du concours de l'agrégation externe de philosophie en 2012, « Le monde de l'animal » fut proposé à la dissertation. Ira-t-on jusqu'à estimer que cet événement académique a consacré la leçon de Jakob von Uexküll, mais aussi le concept husserlien de *Lebenswelt* ?

On doit en effet à la phénoménologie husserlienne, d'une part, et aux travaux menés à la même époque par Jakob von Uexküll, d'autre part, sans que les auteurs se soient semble-t-il lus, d'avoir fait des animaux des configurateurs de mondes. « Nous arrivons à la conclusion, écrit Uexküll, que chaque sujet vit dans un monde où il n'y a que des réalités subjectives et où les milieux mêmes ne représentent que des réalités subjectives. Quiconque conteste l'existence de réalités subjectives méconnaît du même coup les fondements de son propre milieu » (Uexküll 1965, 85). Alors que ces mondes animaux sont « invisibles » (Uexküll 1965, 13), il nous faut les voir, les faire advenir dans notre esprit, sous peine de nous rendre obscure la compréhension du monde qui est loin de se réduire à ce que nous y voyons. En effet, nonobstant la richesse et la diversité des significations forgées par les cultures, les savoirs et les croyances, il ne s'agit pourtant jamais que des manières humaines de voir le monde. La thèse de Uexküll, qui englobe des mondes de complexité diverse (du monde purement fonctionnel de la tique aux lieux magiques du monde du chien), s'appuie sur une définition minimale et donc large de la subjectivité qui « réside essentiellement dans l'action et la perception » (Uexküll 1965, 14).

Montrer en quoi les animaux ont des mondes propres, qui sont des champs sémantiques avant d'être des étendues géographiques, permet au passage de réfuter l'accusation d'anthropomorphisme lorsqu'elle consiste à jeter l'opprobre sur toute attitude théorique qui décèle du *sens* dans les comportements des animaux. (Le reproche d'anthropomorphisme ne vaut que lorsqu'il confine, somme toute, à l'anthropocentrisme en refusant l'effectivité d'un autre point de vue sur les choses que celui de l'humain.) Du point de vue formel, la structure psychobiologique, commune aux vertébrés, engendre une condition particulière : celle des êtres de chair et de sang doués d'une vie psychique. « Les êtres animaux sont comme nous sujets d'une vie de conscience en laquelle "le monde environnant", en tant que le leur, leur est aussi d'une certaine manière donné dans une certitude d'être. » (Husserl 1995b, 194). Il y a aussi pour chaque animal une manière spécifique de considérer, de ressentir, de jauger ce qui l'entoure, « mais ce sont pourtant les mêmes choses » que je perçois ; le « type "moi et le monde environnant" » apparaît dans l'expérience ordinaire que nous avons des animaux (Husserl 1995b, 200). (Grande est la proximité entre Uexküll et Husserl, tout se passant comme si le premier illustrait sur le plan zoologique les thèses du second.)

Ce sont dans les mondes vitaux que sont, différemment, la *Lebenswelt* chez Husserl – ce « monde valant sans cesse et d'avance comme étant », qui ne tire sa validité d'aucun projet, thématique ou but universel, lesquels « tout au contraire le présupposent » (Husserl 2004, 511) – et l'*Umwelt* chez Uexküll – ces unités signifiantes propres à chaque espèce – que se déploient des comportements au sens que leur confère la phénoménologie husserlienne puis merleau-pontyenne. En effet, « le dépassement de la simple description des comportements

soulève nécessairement la question de leur sens » (Thinès 1991, 134). On peut aller plus loin et dire que, jouerait-il le jeu du behaviorisme en extrayant de son vocabulaire toute trace d'intention (le verbe « voir » était proscrit par cette école au profit de l'expression « tourner les yeux vers ») et nierait-il toute œuvre subjective dans la spontanéité des mouvements, que l'auteur de cette description ne pourrait en vérité détruire l'unité formée par ce qui est vu (l'objet) et celui qui voit ce qui est vu (le sujet) sauf à disloquer et à figer le flux orienté du comportement. C'est ce que le réductionnisme ne se prive pas de faire, sans comprendre qu'il engendre alors un monde arrêté au sein duquel les organismes mus par des causes, et donc passifs, sombrent nécessairement dans le néant entre deux mouvements, et qu'un tel monde nécessite un *deus ex machina* pour en réactiver sans cesse le cours. Mais rien de tel n'existe.

De même Uexküll associe-t-il la subjectivité au vécu. Comprendre que les animaux sont des sujets parce qu'ils perçoivent et agissent, selon des normes qui sont les leurs, « ouvre la porte qui conduit aux mondes vécus » (Uexküll 1965, 14), où mon action est une action voulue par moi et qui vaut pour moi, où ce que je perçois est ma perception et non celle d'un autre. Pas de vécu sans idiosyncrasie ni variation. Lorsque Uexküll prend l'exemple du chêne pour décrire les points de vue chaque fois particuliers du forestier qui doit sélectionner les troncs à abattre, du renard qui découvre entre ses racines un endroit propice à la construction de sa tanière, de l'écureuil qui utilise ses branches comme autant de tremplins pour bondir (Uexküll 1965, 86-87), il décrit en quelque sorte ce que Husserl nomme l'attitude naturelle, où le monde n'est pas pour le sujet comme un « simple *monde de choses* mais, selon la même immédiateté, comme *monde de valeurs*, comme *monde de biens*, comme *monde pratique* » (Husserl 1995a, 90). Par exemple, « le monde arithmétique n'est là pour moi que quand je prends et aussi longtemps que je garde l'attitude de l'arithméticien », alors que ce que Husserl nomme encore à l'époque « le monde naturel » est « constamment là pour moi » (Husserl 1995a, 92). L'attitude du forestier de même que celles des animaux occupés ici à considérer les ressources du chêne n'épuisent pas la richesse du rapport qu'ils entretiennent les uns et les autres avec ce qui les entoure. Il s'agit chaque fois d'un point de vue lié à une activité qui est le plus souvent pratique, mais qui peut, à d'autres moments, être purement désintéressée, contemplative. Et, contrairement à un *topos* de l'anthropologie philosophique, qui se rencontre chez Max Scheler, chez Frederik Buytendijk ou encore Heidegger, Husserl juge que le « monde en soi, le monde définitivement réel n'est jamais donné » (Husserl 1995b, 206).

Cependant, la variété des formes de vie, et donc de subjectivité, animales invite Uexküll à distinguer les milieux des mondes, si nous choisissons de distinguer les choses par ces deux termes français. Certains animaux auraient un milieu, c'est-à-dire un « milieu de comportement propre » (l'*Umwelt*), entour plus ou moins simple, ajusté à leurs besoins, et avec lequel ils entretiennent une relation elle aussi plus ou moins complexe<sup>8</sup>, « un ensemble d'excitations ayant valeur et signification de signaux » ; il n'est pas l'*Umgebung*, c'est-à-dire « l'environnement géographique banal » (Canguilhem 1998, 144). Cette subjectivité minimale, que Uexküll prête déjà à la tique, est parfaitement explicitée par Canguilhem : « Pour agir sur un vivant, il ne suffit pas que l'excitation physique soit produite, il faut qu'elle soit remarquée. [...] elle ne procède pas de l'objet, mais de lui » (Canguilhem 1998, 144). Si l'on parle de comportement dès que les stimulations sont traitées par l'organisme comme des signaux, tout comportement, fût-il le plus élémentaire, est sous-tendu par une dimension projective — ce mouvement par lequel l'organisme manifeste une possibilité qui lui est intérieure. Cette dimension projective requiert-elle une forme de subjectivité, un soi, une manière pour l'organisme d'être concerné par ce qui lui arrive ? Bref, une vie personnelle ? Plus un organisme est élémentaire, c'est-à-dire plus il est parcimonieux en besoins, plus son

---

<sup>8</sup> Nous suivons ici la définition que Uexküll propose du milieu, car la notion est plus ancienne et non cantonnée à la biologie comme le montre Georges Canguilhem (1998, 129-154) cité plus haut.

monde est simple, et plus adaptable il est à un nouvel environnement dès lors que ses besoins peuvent être couverts.

En raison de sa généralité et de son extension, cette définition du comportement pourrait conduire à fallacieusement attribuer aux végétaux des comportements. Or il s'agit de faire le partage, subtil dans certains cas, entre un individu qui est à l'origine de ses comportements, qui est l'auteur de ses actes, d'une part, et des organismes, certes tous vivants, mais dont les mouvements sont *toujours et uniquement* mus par des causes extérieures, d'autre part. Hans Jonas explicite en quelques mots la distinction entre ces deux types de mouvement, celui de la plante (fût-elle une sensitive ou une carnivore) et celui de l'animal qui se meut de lui-même : « La plante peut-elle fermer et ouvrir ses feuilles ? L'animal peut librement fermer et ouvrir ses mâchoires, quand il en a envie — pour mâcher, pour bailler, ou simplement pour exercer cette faculté — et il peut arrêter et inverser chaque mouvement en cours. » (Jonas 2013, 264) Et Plessner a des pages fort éclairantes sur la bipolarité du monde organique, que l'existence de formes intermédiaires (des animaux qui se distinguent peu des plantes ou des plantes qui présentent des caractères qui les rapprochent des animaux) n'invalident pas, tout comme

l'extrémité du rouge et du bleu dans le spectre visible ne supprime pas le fait que l'orange, le jaune, le vert et le pourpre les médiatisent en permanence. [...] Le végétal et l'animal ne se laissent pas distinguer, quant à leur essence, selon des caractères empiriques. Leur différence, en pleine réalité, est de l'ordre de l'idée. [...] L'unité de la vie, telle qu'elle se manifeste dans les affinités courantes des processus nécessaires à la vie, fait de la différence de nature entre l'existence animale et l'existence végétale une différence de degré sur le plan empirique. (Plessner 2017, 372-373)

Chez certains animaux, le comportement paraît simplement typique, par exemple chez les fourmis ; du moins à ce qu'il semblait car, outre l'immense variété d'espèces de fourmis (quelque cinquante mille espèces) qui rend difficile de croire à une parfaite uniformité, la question des comportements individués a été posée très récemment par des chercheurs qui ont conclu à leur existence (Nouyrigat 2020, 64-68). Certes, dans les colonies, le comportement typique de l'espèce semble dominant. Le comportement des grands mammifères offre en revanche aux yeux de Jonas assez de similitude avec le nôtre pour que nous puissions saisir au sens plein du terme l'individualité ontologique, et pas seulement phénoménologique, de chaque être. Jonas opère une distinction entre une individualité *phénoménologique*, c'est-à-dire qui résulte du regard différenciateur d'un observateur, et une individualité *ontologique*, c'est-à-dire produite par les individus eux-mêmes. Ainsi, « tout être vivant en tant qu'unité autocentrée, dont l'être réside dans sa propre fonction, est selon son essence originaire, en soi et pour soi [...], un individu au sens ontologique et pas seulement phénoménologique » (Jonas 2003, 289). Mais un troisième niveau se fait jour chez les animaux : celui d'une individualité ontologique que Jonas nomme *caractérologique*, c'est-à-dire qui manifeste des qualités individuelles, l'accès à une « loi personnelle » et, du reste, « quand on a eu affaire à des chevaux ou à des chiens, on sait qu'ils possèdent, dans le cadre typique propre à leur espèce, une individualité au sens d'un caractère personnel » (Jonas 2003, 290). Jonas évoque les grands mammifères, mais on pourrait inclure bien d'autres animaux, les oiseaux et probablement les poissons dont on commence à étudier la souffrance physique et psychique dans les élevages et lors de la pêche (Bonnardel 2017, 215-230 et Sigler 2017, 231-255). Les animaux dont nous avons plutôt parlé sont des mammifères et des oiseaux. Ils ont des milieux que l'on peut appeler des mondes. Et probablement est-ce notre grande ignorance et notre désintérêt pour la vie des animaux marins et des poissons qui nous conduisent à ne pas les voir comme des individus complexes.

\*

Les deux traductions françaises dont nous disposons<sup>9</sup> invitent à préciser le sens des deux concepts de monde et de milieu, puisque le terme *Umwelt* est traduit dans l'une par monde et dans l'autre par milieu. Uexküll infléchit ses analyses en fonction des formes de vie animales :

Il existe incontestablement une opposition fondamentale entre l'entourage que nous voyons, nous autres hommes, s'étendre autour des animaux et le milieu qu'ils ont élaboré eux-mêmes en le remplissant de leurs objets perceptifs. Jusqu'à ce point de notre étude, les milieux ont été, en règle générale, le produit des signaux perceptifs déclenchés par des stimulants extérieurs. Toutefois, l'image de recherche, comme le tracé du chemin familier et la délimitation du territoire, formaient déjà une exception à la règle : on ne pouvait les rapporter à aucun type de stimulant extérieurs, car ils représentaient des élaborations subjectives libres. (Uexküll 1965, 80)

Relions ce passage fondamental à ce que nous avons exposé dans la première partie de notre article. Nous comprenons que l'ignorance du lien entre une subjectivité libre et un monde, de la subjectivité et du monde pour les animaux, patente chez les biologistes du comportement, consonne avec un immobilisme entretenu par une recherche soudée, au moins sur le plan intellectuel et institutionnel, à un marché qui ne se laissera pas arrêter par des thèses philosophiques... « Cela fait partie du mécanisme de la domination que d'empêcher la connaissance des souffrances qu'elle engendre. » (Adorno 1991, 60)

Florence BURGAT

[Florence.Burgat@ens.fr](mailto:Florence.Burgat@ens.fr)

## Bibliographie

- ADORNO, Theodor W. 1991 [1951]. *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, trad. de l'allemand par Eliane Kaufholz et Jean-Pierre Ladmiral, postface de Miguel Absensour. Paris : Payot.
- BAILLY, Jean-Christophe. 2007. *Le versant animal*. Paris : Bayard.
- . 2013. *Le parti pris des animaux*, Paris : Christian Bourgois.
- BONNARDEL, Yves. 2017. « La campagne mondiale “Qui sont les poissons ?” », *Revue semestrielle de droit animalier* n° 1 : 215-230.
- CANGUILHEM, Georges. 1998. *La connaissance de la vie*. Paris : Vrin.
- DANTZER, Robert. 2001. « Comment les recherches sur la biologie du bien-être animal se sont-elles construites ? » in *Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ?*, dir. Florence Burgat et Robert Dantzer. Versailles : INRA éditions, 85-104.
- ELLENBERGER, Henri-Frédéric. 1964. « Jardin zoologiques et hôpital psychiatrique » in *Psychiatrie animale*, dir. Henri Ey et Abel-Justin Brion. Paris : Desclée de Brouwer, 559-578.
- FAURE, Jean-Michel et Andrew MILLS. 1995. « Bien-être et comportement chez les oiseaux domestiques », *INRA Productions animales* 8 (10), 57-67.
- GENEVOIX, Maurice. 1973 [1969]. *Tendre bestiaire*. Paris : Gallimard.

---

<sup>9</sup> Uexküll 1965 (trad. par Muller) et Uexküll (trad. par Martin-Fréville).

- HUSSERL, Edmund. 1969 [1929]. *Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*, trad. de l'allemand par Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas. Paris : Vrin.
- . 1995a [1913]. *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. de l'allemand par Paul Ricœur d'après la 3<sup>ème</sup> édition de 1928. Paris : Gallimard.
- . 1995b [1934]. « Le monde et nous. Le monde environnant des hommes et des bêtes », *Alter. Revue de phénoménologie* n° 3.
- . 2004 [1954]. *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. de l'allemand et préfacé par Gérard Granel. Paris : Gallimard.
- JONAS, Hans. 1990 [1979]. *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. de l'allemand par Jean Greisch. Paris : Cerf.
- . 2001 [1966]. *Le phénomène de la vie. Vers une biologie philosophique*, traduit de l'anglais par Danielle Lories. Bruxelles : De Boeck.
- . 2003. *Souvenirs*, trad. de l'allemand par Sabine Cornille et Philippe Ivernel. Paris : Bibliothèque Rivages.
- . 2013 [1968]. « Les fondements biologiques de l'individualité », traduit de l'anglais par Danielle Lories, in *Essais philosophiques. Du credo ancien à l'homme technologique*, dir. Damien Bazin et Olivier Depré. Paris : Vrin.
- NOUYRIGAT, Vincent. 2020. « Chaque insecte a sa personnalité », *Science & Vie*, n° 1227 : 64-68.
- PLESSNER, Helmuth. 2017 [1928]. *Les degrés de l'organique et l'Homme. Introduction à l'anthropologie philosophique*, trad. de l'allemand par Pierre Osmo, présentation de Didier Guimbail. Paris : Gallimard.
- POUILLARD, Violette. 2019. *Histoire des zoos par les animaux. Impérialisme, contrôle, conservation*. Ceyzérieu : Champ Vallon.
- SIGLER, Pierre, « La salmoniculture », *Revue semestrielle de droit animalier* n° 1 : 231-255.
- SISSLER-BIENVENU, Céline. 2017. « Braconnage et trafic d'animaux sauvages : une criminalité organisée », *Revue semestrielle de droit animalier* n° 2, 199-209.
- STRAUS, Erwin. 1989 [1935]. *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, trad. de l'allemand par Georges Thinès et Jean-Pierre Legrand. Grenoble : Jérôme Millon.
- THINÈS, Georges. 1980. *Existence et subjectivité. Études de psychologie phénoménologique*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.
- UEXKÜLL, Jakob (von). 1965 [1934]. *Mondes animaux et monde humain*, trad. de l'allemand par Philippe Muller, Paris : Denoël.
- . 2010. *Milieu animal et milieu humain*, nouvelle traduction de l'allemand par Charles Martin-Fréville, Paris : Bibliothèque Rivages.